

Abdellatif Laâbi

La poésie marocaine

de l'Indépendance à nos jours

 La Différence

INTRODUCTION

La présente anthologie se veut une lecture personnelle de la poésie écrite au Maroc depuis l'indépendance du pays, en 1956, jusqu'à nos jours. Mais, si le choix des auteurs et des textes qui les représentent relève d'une subjectivité littéraire et esthétique assumée, il n'en est pas moins dicté par d'autres considérations qu'il faut expliciter d'entrée de jeu.

– S'agissant de poésie, la question du traduisible et de l'intraduisible se présente à coup sûr, et elle n'est pas simplement théorique pour celui qui se trouve confronté au travail minutieux de rapprochement et de mise en correspondance des langues, surtout quand celles-ci sont aussi éloignées les unes des autres que dans le cas présent. Est-il aventuré de dire que les langues, à l'instar des êtres vivants, ont chacune une espèce de noyau dur d'identité ? Est-il possible, voire légitime, de casser ce noyau ? Comment transposer le plus intime dans un autre sanctuaire d'intimité et obtenir qu'il fasse sens, ou du moins qu'il ne fasse pas l'objet d'un rejet ? Telle est la difficulté que nous avons dû affronter dans une bonne partie de cette anthologie. Les solutions que nous avons apportées comportent leur part de risque. Un risque obligé car, dans ce rapport amoureux particulier qu'est la traduction, l'intuition est souvent bonne conseillère, et parfois la « trahison » est le meilleur gage d'une fidélité créatrice.

– Au-delà de cet écueil bien connu, et concernant le choix de poèmes ici proposé, nous avons eu pour exigence d'aller en quête, chez chaque auteur, de textes où nous estimions que

celui-ci touchait à une certaine quintessence de son expérience d'écriture. Nous laissant guider par notre propre intimité avec la poésie, nous pensons que de tels textes correspondent à des moments privilégiés où la voix du poète s'élève au-dessus des contingences de l'histoire, de la géographie et de la culture pour s'adresser à la conscience humaine, où la langue natale de l'écrivain parvient, selon une étrange alchimie, à s'immiscer dans toutes les langues, où le spécifique que véhicule toute poésie s'estompe au profit de l'universel. Dans pareil cas, l'auteur s'est déjà traduit lui-même pour une part. Nous n'avons pas la prétention d'avoir tenu de bout en bout cette gageure. Du moins aurons-nous essayé.

– Nous voudrions que le souci de l'universel ainsi mis en avant ne soit pas assimilé à un simple discours de la méthode ou à un credo philosophique abstrait car, disons-le sans ambages, notre ambition est bel et bien la défense et l'illustration d'un imaginaire original et d'une aventure créatrice qui se déploient en marge de ce qui est considéré comme le centre, producteur quasi exclusif des valeurs symboliques. Alors qu'il est, à bien des égards, le pays le plus proche de l'Europe, le Maroc se trouve relégué à cette marge ou périphérie dont la littérature et le dynamisme culturel restent méconnus et auront longtemps encore du mal à accéder à une véritable reconnaissance. Il faut croire que, même si l'expérience coloniale est loin derrière nous, le nouvel ordre mondial, qui englobe évidemment la culture, est en train de reproduire et d'asseoir de nouveaux rapports de domination et d'exclusion qui ont pour effet de maintenir bien des cultures de la périphérie dans un cercle plus ou moins rigoureux d'isolement. Que des voix fortes issues de cette aire arrivent de temps à autre à rompre le cercle et à se faire entendre au centre ne doit pas faire illusion. Souvent, d'ailleurs, elles n'ont d'autre choix que d'emprunter l'une des langues de ce centre pour être écoutées et reconnues. Ces exceptions mises à part, et à défaut d'une politique de traduction conséquente obéissant à une autre logique que celle des modes passagères, de l'engouement exotique et des intérêts marchands, de nombreux champs littéraires continueront à nourrir exclusivement leur lectorat immédiat et à n'avoir pour les autres qu'une existence fantomatique. Pourtant, bien mieux que tous les rapports d'experts

et d'informateurs civils et militaires réunis, ces littératures, pour peu que l'on considère qu'elles appartiennent à un patrimoine vivant commun, offrent la meilleure lecture des sociétés dont elles sont issues, l'approche la plus féconde de l'âme de leurs peuples, le diagnostic le plus fiable de la condition humaine telle qu'elle est vécue dans une grande partie du monde. Mais inutile d'insister sur les vertus largement admises de toute littérature. Si nous en rappelons brièvement quelques-unes, c'est pour inviter le lecteur à aborder cette anthologie dans une disposition d'esprit propice à l'écoute de ce que les poètes marocains nous disent de l'intérieur de leur propre cercle d'isolement, un cercle que nous posons comme cadre adéquat d'une trajectoire dont nous allons restituer les étapes avant d'en cerner l'originalité par rapport à la production poétique contemporaine connue.

Nous ne sommes pas en mesure, dans l'état actuel de nos connaissances, de fournir ne serait-ce qu'un canevas de l'histoire de la poésie écrite en terre marocaine depuis l'arrivée des Arabes jusqu'à l'aube du xx^e siècle, et ce pour une raison simple : le manque d'un corpus conséquent qui permette d'apprécier réellement l'originalité de tel ou tel poète et l'existence ou non à telle période d'une sensibilité commune, voire d'un courant d'ensemble. Les rares études disponibles, si elles ont le mérite d'exister, relèvent d'un académisme daté et assez conservateur, classant les textes selon des thèmes convenus depuis l'époque anté-islamique et faisant souvent l'impasse sur les sujets qui fâchent dans l'œuvre des auteurs. Disons à leur décharge que la matière qu'elles ont défrichée est plus que fragmentaire. Pour beaucoup de poètes, y compris ceux qui ont eu une réelle notoriété à leur époque, nous ne disposons, hélas, que de textes épars, quand il ne s'agit pas de quelques vers d'un texte unique. Il faudra bien admettre, pour ne pas nous attarder sur pareille frustration, que, s'il est absurde de parler de vide tout au long de ces siècles, on aura du mal à proposer des personnalités et des œuvres dignes d'être portées au panthéon de la poésie arabe classique au même titre qu'Al-Mutanabbi ou Abou-l-Ala al-Maârri par exemple. Sans trop vouloir froisser la fierté nationale, force est de constater

que les pôles de la création poétique se situaient ailleurs, au Moyen-Orient et dans la toute proche Andalousie, le Maroc se contentant d'un rôle d'épigone. Citons tout de même quelques figures qui mériteraient un peu plus que l'intérêt des seuls spécialistes et dont il est temps que le legs soit exhumé et, par un travail d'édition critique, porté à la connaissance d'un large public : Ibn Habbous, Abou-l-Abbas al-Jiraoui et Ibn Khabbaza pour les XII^e et XIII^e siècles et, plus proches de nous, Abou Ali al-Youssi, Ibn Zakour et Abou at-Tayib al-Alami (XVII^e et XVIII^e siècle).

Qu'en est-il maintenant de la poésie populaire orale ? Le Maroc possède une vieille tradition en la matière. L'un de ses représentants emblématiques est Sidi Abderrahman el-Mejdoub, qui a vécu au XVI^e siècle et dont les épigrammes ne manquent pas de rappeler les quatrains d'un certain Khayyam, avec en sus un sens redoutable de l'ironie. Mais, là encore, les textes de Mejdoub sont parmi les rares que la mémoire collective a réussi à transmettre. Curieusement, c'est au cours du protectorat que le souci de recueillir la littérature orale s'est manifesté. Et, même si une telle entreprise a été dictée par les intérêts bien compris de la politique coloniale, il n'en demeure pas moins que c'est grâce à elle qu'une partie de ce patrimoine a pu être sauvée de l'oubli. Convenons aussi que l'État marocain indépendant n'a montré aucune volonté de poursuivre ce travail par d'autres moyens et selon une autre optique, le développement de la culture n'ayant jamais figuré parmi ses priorités. Il en résulte un handicap dont souffrent d'ailleurs la plupart des pays du tiers-monde, se traduisant par une grave rupture dans la mémoire.

Pour en revenir à la poésie écrite, on constatera qu'elle ne connaît pas de changement notable au cours des derniers siècles précédant l'ère moderne. Cela s'explique, d'une part, par la situation géographique du Maroc, pays le plus éloigné du Proche-Orient, centre historique de la culture arabe et foyer de sa renaissance, et, de l'autre, par son histoire particulière lui ayant permis d'être le seul à n'avoir pas subi la domination ottomane. Celle-ci, rappelons-le, avait englobé le reste du monde arabe et eu pour effet, a contrario, de permettre aux différentes composantes de la culture dans ce vaste ensemble de communiquer entre elles, s'influencer mutuellement, évo-

luer en symbiose et s'ouvrir également sur l'Occident. C'est ainsi que, de la chute de Grenade, en 1492, à l'établissement du protectorat, en 1912, le Maroc aura vécu une longue période d'isolement que renforcera davantage le combat incessant qu'il devra mener pour que la Reconquista ne s'étende pas à ses propres territoires, ensuite pour contrer le projet de mainmise sur lui des puissances coloniales. Si on ajoute à cela la dégradation de l'État et les phases d'anarchie à répétition qui se sont ensuivies, le recul de l'enseignement, l'introduction tardive de l'imprimerie (1859), la création encore plus tardive de la presse (1889), on comprendra que la poésie n'ait été qu'un épiphénomène pendant ces siècles où la culture était à l'image d'un arbre privé à la fois d'air et de racines. Tout au plus aura-t-elle entretenu le mythe d'un âge d'or révolu (avec l'Andalousie comme matrice), brodé sur le répertoire des incantations religieuses et maintenu la tradition du beau parler au sein d'une élite anémiée.

Il faudra attendre le choc colonial et le partage du pays en différentes zones d'influence et d'administration pour voir changer la donne. L'appel d'air a été d'autant plus brutal qu'il s'accompagnait d'un début de modernisation forcée. En outre, longtemps absent des préoccupations des pays du Machreq, le Maroc va faire brusquement irruption dans la conscience de leurs élites, émues par les coups que le sort lui infligeait. Et cet intérêt ne fera que grandir avec le développement de la résistance à l'occupation, qui atteindra son point culminant avec l'épopée d'Abdelkrim lors de la guerre du Rif.

C'est dans ce contexte marqué par la violence et les prémices de l'ouverture qu'une nouvelle poésie va voir le jour, que l'on ne peut qualifier autrement que de poésie de la résistance. Deux phases vont se succéder selon le degré de conscience nationale et sociale atteint et l'impact exercé par la renaissance intellectuelle et culturelle qui battait son plein au Machreq. La première, qui va de l'établissement du protectorat à la proclamation du dahir berbère¹, en 1930, n'a pas permis de quitter le sillage d'avant ces bouleversements.

1. Décret des autorités du protectorat se donnant pour objectif la réorganisation de la justice en milieu berbère en la soustrayant au droit coranique qui régissait l'ensemble de la population musulmane.

L'influence du renouvellement littéraire au Proche-Orient reste ténue, même quand la poésie se fait l'écho du bouillonnement politique que connaît cette région mobilisée par la volonté d'émancipation du joug ottoman. La dénonciation de l'entreprise coloniale, qui prend le relais et est perçue comme une nouvelle croisade, a des accents de jihad. À l'image de la société et de ses élites, la poésie reste traditionaliste. Mais, si son apport ne se situe pas au niveau esthétique, elle n'en a pas moins contribué à secouer les esprits et à les faire sortir d'une léthargie qui avait coûté au pays sa liberté. Convenons aussi, au vu d'expériences similaires dans l'histoire, que ce n'est pas la première fois que la poésie aura joué ce rôle dans la cristallisation de la conscience nationale.

La deuxième phase, marquée par la structuration du mouvement nationaliste et son ascension jusqu'à la réalisation de ses objectifs, connaîtra une évolution sensible de la poésie en conformité avec celle des idées et des pratiques sociales. On peut dater de cette période l'ouverture réelle sur le mouvement de la renaissance arabe et, à un degré moindre, sur la culture occidentale. Confrontée à la réalité coloniale, l'élite entreprend son autocritique, entame la réflexion sur les causes du retard historique et sur les conditions du nouveau et de l'émancipation nationale. L'accent est mis sur la réforme religieuse et la nécessité de l'éducation. Sur ce dernier point, quelques voix s'élèvent en faveur de l'instruction des jeunes filles. Un autre facteur d'évolution est lié à une cause plus dramatique à l'échelle des individus : la répression qui va s'abattre sur le mouvement nationaliste à la suite de son opposition au dahir berbère, et plus tard en réaction à la proclamation du Manifeste de l'indépendance, en 1944. Nombre de dirigeants, et parmi eux plusieurs poètes, vont connaître la prison ou le bannissement, quand ils ne choisissent pas l'exil. Inédites, ces épreuves vont produire des accents nouveaux dans une poésie toujours dominée par le thème de la résistance. Le lyrisme, voire une certaine touche de romantisme, va s'immiscer dans l'œuvre des poètes les plus importants de cette phase tels Allal Fassi, Mohammed Haloui, Mokhtar Soussi, Abdelkrim Ben Tabit et Abdallah Guennoun. Pour de tout autres raisons, signalons aussi Mohammed Ben Brahim, poète atypique, iconoclaste, accumulant les paradoxes. Patriote à

ses heures, il a été le panégyriste attitré de l'une des personnalités les plus honnies de l'époque : le pacha Glaoui. Fustigeant l'hypocrisie sociale, célébrant le vin et les amours illicites, sa poésie controversée, partiellement censurée jusqu'à nos jours, révèle un tempérament décalé. Cela dit, et même en incluant Ben Brahim, l'apport de cette génération n'est pas à rechercher dans un quelconque renouvellement des formes ou du statut du discours poétique. Chez elle, le carcan de la tradition n'a rien perdu de sa rigidité, et son respect scrupuleux des genres canonisés de la poésie classique ne lui a guère permis de s'écarter des sentiers battus. Ce que nous lui devons, en revanche, c'est d'avoir réussi à relier, dans les consciences, combat libérateur et réforme interne, avenir et instruction, progrès et modernisation. Reste cependant la question de l'impact proprement littéraire qu'elle aurait exercé sur sa postérité. Cela nous amène à une deuxième question, plus prosaïque : que s'est-il transmis au juste de sa production ? Pour s'en faire une idée, il suffit de révéler cette donnée ahurissante : de 1912 à 1956, on compte moins de dix recueils publiés au Maroc ! Beaucoup de poètes n'ont pas eu le souci de réunir leurs œuvres et de les éditer en volume. Nulle institution n'a eu à cœur de le faire à leur place. Nous ne connaissons finalement d'eux que des textes épars figurant dans des études et de rares anthologies. Nous nous heurtons ainsi encore une fois à ce phénomène de rupture dans la mémoire que nous avons déjà évoqué.

L'indépendance du Maroc va bientôt changer radicalement la donne. Il faut dire que la nouvelle élite a cru dur comme fer que, avec la souveraineté retrouvée et la mobilisation de tout un peuple, le pays allait combler en un temps record son retard historique et frapper avec assurance à la porte du développement et de la modernisation. Pour cela, elle a pris le parti de s'attaquer aux conditions intellectuelles et culturelles d'un pareil décollage. Chez cette élite formée en grande partie dans les universités du Moyen-Orient et d'Europe ou dans celle toute jeune du pays indépendant après avoir reçu l'enseignement français et espagnol prodigué sur place, les référents culturels et méthodologiques diffèrent radicalement de ceux de l'élite traditionnelle. Le désir qu'elle a d'être en phase avec la culture arabe vivante et la culture occidentale la plus avancée est d'autant plus fort qu'elle se sent investie

d'une tâche immense élevée au rang de mission : libérer le cours de l'histoire et en déterminer souverainement la direction, reconstruire le pays selon les besoins, les vœux et la volonté libre de ses habitants, rassembler les éléments éparpillés de la mémoire pour donner une assise au projet d'une nouvelle culture qui épanouisse les potentialités créatrices longtemps étouffées par le fardeau de la tradition et le mépris colonial, ou simplement dévoyées par le mimétisme stérile où se confinent parfois les opprimés.

Cette phase de l'histoire intellectuelle est assez peu connue. Au Maroc même, elle a été occultée pour des raisons éminemment politiques. Pourtant, elle a été porteuse d'un dessein prométhéen dont les retombées et les réalisations concrètes sont inscrites en traits de feu dans le corps de la culture marocaine. Il n'y a pas un domaine de la pensée, de la recherche et de la création qui n'a pas été remué de fond en comble, irrigué, semé et bonifié. C'est ainsi que la recherche historique, ouverte par Albert et Germain Ayache, va trouver en Abdallah Laroui son architecte inspiré à la manière de ce qu'a pu être le grand Ibn Khaldoun au XIV^e siècle. L'approche sociologique (notamment du roman), la réflexion sur les questions de l'identité, du bilinguisme et de l'imaginaire en lien avec les mythes fondateurs, sont menées dans un style éblouissant par Abdelkebir Khatibi. La peinture, où seul l'art naïf avait les faveurs des protecteurs d'antan, va implorer grâce à la palette démesurée d'un Jilali Gharbaoui. Avec Farid Belkahia, Mohammed Chabaa, Mohammed Melehi, Mohammed Kacimi et bien d'autres, c'est l'édifice de l'art moderne qui sera érigé en un tournemain, ouvrira grand ses portes, se fera ambulancier pour se produire dans les places publiques, au bord de la mer, courir sur les murs et se déployer au fronton des bâtisses. Le théâtre, jusque-là produit d'importation de luxe ou tout au plus exercice scolaire, va s'acclimater de façon originale avec Tayeb Seddiki, Mohammed Timoud, Farid Ben Berek et Tayeb Laalej, qui feront parler couramment marocain Molière, Beckett, Ionesco et Brecht. Avec les groupes Nass el-Ghiwane et Jil Jilala, la musique va puiser dans ses racines populaires la sève de son renouveau et mettre au monde des harmonies rythmiques et langagières inédites mais reconnues sur-le-champ et reprises en chœur par toute une jeunesse.

Nous avons nous-même été partie prenante d'une péripétie marquante de ce bouillonnement. Il s'agit de l'expérience de la revue Souffles, née en 1966 et interdite en 1972. En quelques années d'une vie intense, elle a été le laboratoire, le creuset et la caisse de résonance de la mutation qui était en train de s'opérer. Avec elle, la notion d'avant-garde prend tout son sens, car elle s'est trouvée au cœur de cette accélération de l'histoire qui libère le cours de l'aventure créatrice et la projette aux abords de l'insoupçonné. Dans ce processus, l'intuition et la vision agissent comme de nouvelles facultés dotant la pensée d'un puissant levier. L'intelligence que l'on a alors de la réalité à laquelle on est confronté éclaire les zones d'ombre, les impasses. La réalité n'est plus le roc inébranlable que l'on a devant soi. Elle bouge en direction du passé et du futur, et indique la marche à suivre si la tâche est bien de déplacer le roc et non de le contourner. Les poètes, les artistes et les intellectuels de Souffles vont ébranler ce roc au point de le faire éclater pour le reconstituer à leur guise, sachant qu'ils font en cela œuvre de genèse. S'agissant de poésie, et même si les surréalistes, les futuristes russes, Aimé Césaire sont passés par là, on aura du mal à détecter un quelconque modèle. Les textes de Mohammed Khaïr-Eddine, Mostafa Nissabouri, Ahmed Bouanani et d'autres en sont exempts. Ils portent à la naissance le signe de leur singularité. Écrivant en français, ces poètes, à la différence de leurs confrères s'exprimant en arabe, ne se posent pas avec anxiété la question de la modernité. En fait, ils n'en ont cure. Ce qui les anime plutôt, c'est la rage de tordre le cou de l'indicible, dynamiter la langue pour mieux insuffler dans le corps de leur culture la parole libre, rebelle, qui lui fait défaut. L'un des secrets de cet avènement réside d'ailleurs dans la volonté de renouer avec la poésie populaire et de reprendre à leur compte l'oralité, sans renoncer pour autant aux exigences d'une écriture minutieuse. Pour eux, l'oralité n'est pas seulement scansion, musique extérieure, elle est un mode de fonctionnement de l'acte d'écrire.

L'équipe de Souffles va ouvrir un autre chantier que le mouvement national avait à peine soupçonné, celui de la décolonisation culturelle. Pour elle, la souveraineté retrouvée restera un leurre tant que les esprits ne seront pas libérés des

conditions intellectuelles qui avaient fait le lit de la domination dans le passé. La vraie indépendance est un acte fondateur par lequel l'ancien dominé décide d'en finir avec le complexe du colonisé et de redevenir le maître de son destin en se réappropriant son histoire, sa mémoire, ses propres valeurs culturelles afin de les remettre en mouvement sur les chemins libres de la création. Le meilleur indice de cette maturité est sans conteste la lecture qu'elle va proposer de la culture marocaine. Appréhendée pour la première fois dans son pluralisme, cette culture sera revendiquée haut et fort, sans exclusive, dans toutes ses composantes (arabo-musulmane, berbère, juive, africaine, méditerranéenne et même occidentale). Ce qui était perçu auparavant comme un facteur de division politique et d'émiettement de l'identité est considéré comme un trésor d'énergie, une manne que la culture allait mettre à profit dans son projet de reconstruction et de renouvellement. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Souffles, de revue poétique au départ, éditée en français, va très vite embrasser la plupart des domaines de la création et de la réflexion, attirer vers elle et impliquer dans sa démarche des intellectuels de tout le Maghreb et, au-delà, d'Afrique et d'Europe, et surtout devenir bilingue, ouvrant ainsi un espace vital de confrontation et d'osmose que les écrivains de langue arabe vont féconder à leur tour de leur propre sensibilité. Est-il besoin de préciser que le mouvement impulsé par la revue ne faisait pas cavalier seul ? D'autres initiatives l'avaient précédé, s'étaient développées parallèlement à lui et, peu après l'interdiction de Souffles, ont assuré la relève. Citons entre autres les revues Afaq (Horizons), créée en 1963 par le philosophe et écrivain Mohammed-Aziz Lahbabi, Aqlam (Plumes), animée dès 1964 par Mohammed Ibrahim Bouallou, Cinéma 3, dirigée par Nouredine Saïl (1967), 2000, lancée par l'écrivain Abdeljabbar Shimi en 1970, puis At-Taqafa al-jadida (La Culture nouvelle), fondée en 1974 par le poète Mohammed Bennis. N'oublions pas, enfin, le rôle qu'ont joué certains journaux en ouvrant leurs colonnes aux écrivains, notamment aux poètes. Ajoutée à ces tribunes, l'édition naissante a permis de faire connaître les poètes de langue arabe qui ont marqué de leur empreinte cette étape décisive et ouvert la voie aux développements futurs. Citons parmi eux Mohammed-Khammar

Guenouni, Ahmed Mejjati, Mohammed Maïmouni, Abdelkrim Tabbal et Abdallah Rajiî. Avec eux, le retard esthétique est vite rattrapé et, tout aussi important, la conception et la pratique de la poésie vont changer. Son statut traditionnel est bousculé au point d'être évacué. Même quand elle dénonce l'oppression et les injustices, la poésie relève dorénavant d'une expérience de l'intime et se vit comme une plongée corps et âme dans la houle de la réalité. Elle se négocie par un labeur incessant sur la langue. Elle s'interroge plus qu'elle n'affirme. Le rapport forme-sens s'y traite par une dialectique appelée à la prémunir contre les jeux gratuits et l'étroitesse des discours.

Dès lors, le rythme s'accélère. Avec peu de décalage dans le temps, des poètes plus jeunes tels Mohammed Bennis, Mohammed Achaâri, Abdallah Zrika, Mehdi Akhrif et Hassan Nejmi vont emboîter le pas à leurs aînés. Entre ces deux générations, il y a une étrange course de relais où les équipes avancent sur la même ligne. On aura du mal à les opposer, à signaler un conflit majeur entre elles. C'est que le champ du renouvellement où elles ont été amenées à s'inscrire est tellement vaste qu'il permet à chacun des acteurs pris individuellement de délimiter librement son territoire, labourer sa propre parcelle et l'irriguer avec l'eau de source de son choix. On remarquera toutefois que la nouvelle génération aura à cœur de théoriser davantage son travail et de le mettre en correspondance avec ce qui s'écrit au même moment dans le reste du monde. L'angoisse d'être en phase avec la modernité est derrière elle. À partir de là, on peut affirmer que la poésie écrite s'est enracinée au Maroc comme pratique durable et a assuré son avenir.

De ce futur, la génération actuelle, qui a commencé à publier dans les années quatre-vingt-dix, nous apporte déjà la preuve en le conjuguant à sa manière. Grandie dans le village planétaire, pétrie de sa culture, témoin de ses avancées prodigieuses et des incursions barbares qui le minent, en proie à son miroir aux alouettes, elle tente de défendre « la maison de l'être » en braquant son miroir ardent sur la pollution rampante du langage. Sans le panache de certains de ses aînés iconoclastes, mais avec un sens peut-être plus aigu de la liberté individuelle, elle campe aujourd'hui sur un terrain particulièrement sensible, dans une tranchée où le combat pour

les idéaux et les valeurs les plus vertueuses qui soient ne peut être gagné par une société que si elle est prête à s'attaquer à l'arsenal de ses propres archaïsmes. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, au bout du parcours, nous rencontrons enfin des voix féminines. Mais elles arrivent à point nommé, dirait-on, pour couronner la longue maturation qu'il a fallu pour qu'elles deviennent audibles et que l'on découvre que la pierre qu'elles apportent à l'édifice est celle que les constructeurs qualifient d'angulaire. De ce concert dont Malika Assimi fut l'annonciatrice et Rachida Madani l'électron farouchement libre, retenons parmi les principales interprètes Wafaa Lamrani et Touria Majdouline.

Le tableau serait incomplet si nous n'évoquions pas deux autres composantes qui ont introduit, à partir des années soixante-soixante-dix, un nouveau dynamisme au sein de l'ensemble et actionnent depuis lors des leviers dont seul l'avenir nous dira s'ils vont changer ou non le sens de la trajectoire. Il s'agit de la poésie écrite en langue amazighe (berbère) et de celle écrite en langue populaire. Sans vouloir « faire la cuisine dans les marmites de l'avenir », nous n'avons pas eu la moindre hésitation à les faire figurer dans cette anthologie. Dans notre esprit, la question n'était pas de réparer un oubli, comme on dit, mais de restaurer dans leur dignité deux formes d'expression poétique issues de la plus ancienne tradition culturelle du pays, et écrites après tout dans les deux seules langues parlées au quotidien par les Marocains. Le fait, objectif, qu'elles soient encore minoritaires ne doit pas conduire à les considérer comme mineures. Dans ce cas particulier, nous avons tenu à ne pas nous laisser enfermer par des considérations purement esthétiques mais à privilégier, comme éléments d'appréciation, outre la polyphonie qu'elles apportent à la poésie dans son ensemble, l'aspect de résistance qu'elles expriment face au déni qui leur a été longtemps opposé. Nous touchons là à un autre cercle d'isolement, intrinsèque, qui n'a rien à voir avec celui qu'impose l'échange inique entre centre et périphérie. Raison de plus pour le briser en faisant entendre la parole de ces poètes dont les mots, selon la belle expression de René Char, « savent de nous ce que nous ignorons d'eux ». Quoi qu'il en soit, et grâce à ces refondateurs de la poésie en langues populaires que sont Ahmed Lemsyeh, Driss

Mesnaoui, Mohammed Mestaoui, Ahmed Assid et les autres, le panorama que nous offre aujourd'hui la poésie marocaine est celui d'une terre d'élection du pluralisme.

L'histoire esquissée ici de la poésie contemporaine au Maroc, matière de la présente anthologie, révèle un certain nombre de paradoxes qui, soumis à la réflexion, s'avèrent autant de caractéristiques de son originalité et de sa vitalité. Le plus frappant est son extrême jeunesse si on la compare avec la poésie du reste du monde, celle du monde arabe y comprise. Car la rupture qui s'est opérée après l'indépendance, et surtout depuis les années soixante, est tellement forte que, dès qu'on essaie de remonter le cours du temps, on a l'impression que nul fil d'Ariane ne permet de relier la poésie actuelle, résolument ancrée dans la modernité, à celle d'hier, fortement attachée à la tradition. Ce qui a eu lieu en l'espace de deux à trois décennies se rapporte à un phénomène de mutation et non à un processus d'évolution normal, ponctué sous d'autres cieux par les querelles récurrentes des Anciens et des Modernes. Les acteurs successifs de ce chambardement ont dû bon gré mal gré faire table rase de la production antérieure et s'inscrire sans état d'âme dans l'aventure de la modernité. Avec eux, nous assistons en direct, si l'on ose dire, à cette chaîne de réactions, de métamorphoses et de bonds en avant qui a demandé plus d'un siècle pour structurer la poésie moderne telle que nous la connaissons et l'apprécions de nos jours. Ce qui s'est passé au Maroc en un laps de temps si court et sous nos yeux constitue un condensé saisissant de la poésie contemporaine. Ne serait-ce qu'à ce titre, l'expérience de la poésie marocaine d'aujourd'hui mérite d'être amplement méditée. Elle nous permet notamment de garder l'optimisme face aux prophètes de malheur qui nous promettent la guerre des civilisations et s'aveuglent sur les exemples administrant la preuve du contraire. Elle nous renforce dans notre détermination à battre en brèche la thèse de la fatalité du retard historique auquel seraient condamnés bon nombre de peuples. Elle est en tout cas le signe éclatant de la modernité qui est à l'œuvre dans une société que d'aucuns ne savent regarder qu'à travers le prisme déformant du péril intégriste.

Le deuxième paradoxe apparaît mieux si l'on se reporte au contexte politique dans lequel la poésie contemporaine a pris son élan. À première vue, il y a comme une contradiction dans les termes. D'un côté, nous avons une avancée créatrice sans précédent, une parole ne reculant devant aucune audace, n'ayant d'autre maître que sa liberté et, de l'autre, un régime politique qui a vite fait, au lendemain de l'indépendance, de briser l'élan populaire en pratiquant une gouvernance archaïque et brutale, mettant le pays sous coupe réglée et instaurant le règne de l'arbitraire pendant plusieurs décennies. Nous découvrons là une des originalités de la situation marocaine, qui tranche avec celle qu'ont connue beaucoup de pays arabes régis par des dictatures. En Égypte, Syrie, Irak, Algérie, les régimes fondés sur des idéologies de type nationaliste ou baassiste ont pu créer l'illusion en se prévalant du combat contre le colonialisme ou les féodalités qu'ils ont supplantées. Pour asseoir leur légitimité, ils ont eu recours au terrain des idées, au mythe libérateur, et ont ainsi pu instrumentaliser la culture, avec la bénédiction volontaire ou forcée d'une bonne partie des intellectuels. Il en a été tout autrement au Maroc, où le régime se cramponnait à une légitimité fondée plutôt sur l'héritage, la religion et la tradition. La culture, porteuse d'un projet de libération ou d'une dynamique citoyenne, lui était étrangère et ne pouvait que lui être hostile. On va donc la retrouver tout naturellement dans la contestation.

La distance qui nous sépare aujourd'hui d'un tel contexte, ajoutée aux ouvertures que le pays connaît depuis le changement intervenu à la tête de l'État en 1999, nous permet de mieux apprécier le rôle que les écrivains et les intellectuels marocains ont joué au cours de cette longue traversée du tunnel. Nous pouvons dire avec assurance qu'ils ont représenté un pôle de désobéissance éthique et de résistance sans faille à l'arbitraire. Les poètes, du fait de leur mode d'expression et de la faveur populaire dont jouit leur art, font partie de ceux qui se sont le plus exposés dans ce combat. Beaucoup de textes publiés ici en témoignent éloquemment. Ils sont autant de réquisitoires contre les fossoyeurs de l'espérance et les étrangleurs du rêve, autant de « blessures rapprochées du soleil », autant de cris d'une conscience refusant de se démettre. Leur engagement, s'il est d'abord un pari sur la responsabilité et

sur la liberté, s'avère être une facette inattendue de la modernité. Dans le domaine littéraire arabe, une telle attitude constitue une rupture radicale avec la tradition. De mémoire d'homme, la poésie y a toujours prospéré dans le sillage du pouvoir. Rares sont les poètes (même les plus grands) qui ont échappé à la règle. Y contrevenir, c'était se condamner d'avance au pire des sorts. Le rapport des intellectuels aux pouvoirs révèle une des plus grandes ambiguïtés qui a longtemps pesé sur le devenir de la culture arabe. En tranchant cette contradiction en faveur de l'autonomie et de la liberté, les poètes marocains auront donc contribué à faire acquérir à la culture un nouveau statut, celui qui lui permet d'être au cœur de tout projet social et humain d'émancipation et d'élaborer, à partir de chaque réalité, une vision de l'universel.

Le troisième paradoxe est lié à la profusion des langues dans le champ poétique marocain, ce qui n'a pas manqué, on pouvait s'y attendre, de provoquer des oppositions et des polémiques, somme toute banales si l'on pense à des situations plus ou moins comparables dans de nombreux pays, en Europe y compris. Au Maroc, par bonheur, si la controverse a pu faire rage, notamment dans les années soixante, et a divisé pour un temps la classe intellectuelle, il n'y a plus aujourd'hui que le camp passéiste pour essayer de nier aux langues non officielles (l'arabe populaire et le berbère) la réalité de leur fonction en tant que langues nationales, et au français son rôle éminent de langue de culture et d'ouverture, sans fermer pour autant la porte à d'autres grandes langues de communication. La raison essentielle que nous voyons pour expliquer que ce débat ait eu lieu sans déboucher sur une dérive violente est à chercher dans l'histoire et la culture particulières du pays qui ont permis aux Marocains de ne pas connaître les affres de la vacuité identitaire. N'importe quel observateur objectif conviendrait qu'ils se sentent plutôt à l'aise dans leur identité et en ont largement assimilé les différentes composantes. Il y a également le fait que le débat a eu lieu et a permis progressivement à ses protagonistes de découvrir que, derrière la question linguistique, se profilait un autre enjeu : la construction d'une société démocratique assumant pleinement son pluralisme. Entre-temps, la poésie s'écrivait dans la langue d'élection du poète ou celle qui lui avait été imposée

par l'histoire. En cohabitant dans le champ poétique, les langues se sont mises en osmose. La force du texte, sa vérité intrinsèque devenaient peu à peu la référence commune. L'écriture qui dit l'intolérable qu'elle côtoie n'est-elle pas aussi le domaine où se construit la tolérance ?

Au terme de cette introduction, nous espérons avoir amené le lecteur à aborder la poésie marocaine avec un œil plus averti des aléas de l'histoire, des malédictions et des cercles d'isolement qui ont été son lot et qu'elle a réussi à transformer en autant d'atouts pour affirmer son existence et prendre sa place dans l'aventure de la poésie moderne. Nous avons le sentiment d'avoir obéi en cela à un devoir de mémoire, et de la mémoire du présent. Rien ne sert de nous lamenter sur les ruptures que celle-ci a connues dans le passé si nous ne sommes pas capables de prévenir les déperditions qui risquent de se produire sous nos yeux. Mais, au-delà de ces considérations, notre objectif primordial est des plus simples : faire partager l'émotion et le plaisir que nous avons eus à choisir et traduire en toute complicité les textes que le lecteur va aborder maintenant.

« Contre le silence et le vacarme, disait Octavio Paz, j'invente la parole, liberté qui s'invente elle-même, et m'invente chaque jour. » Puisse ce livre élargir le cercle fraternel de ces inventions.

ABDELLATIF LAÂBI

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

- Le soleil se meurt*, poèmes, 1992 ; 3^e éd. 2013.
L'Étreinte du monde, poèmes, 1993 ; 3^e éd. 2013.
Exercices de tolérance, théâtre, 1993.
Le Juge de l'ombre, théâtre, 1994.
Le Spleen de Casablanca, poèmes, 1996 ; 2^e éd. 1997.
Poèmes périssables, poèmes, 2000.
Rimbaud et Shéhérazade, théâtre, 2000 ; 2^e éd. 2010.
L'Œil et la nuit, itinéraire, coll. « Minos », 2003.
Le Chemin des ordalies, récit, coll. « Minos », 2003.
L'automne promet, poèmes, 2003.
Les Fruits du corps, poèmes, 2003.
Chroniques de la citadelle d'exil, lettres de prison, coll. « Minos », 2005 ; 2^e éd. 2012.
Écris la vie, poèmes, 2005 (Prix Alain Bosquet).
Œuvre poétique I, 2006 ; 2^e éd. 2010.
Les Rides du lion, roman, coll. « Minos », 2007.
Mon cher double, poèmes, 2007.
Tribulations d'un rêveur attiré, poèmes, 2008 (Prix Robert Ganzo).
Œuvre poétique II, 2010 (Prix Goncourt de la poésie).
Le Livre imprévu, récit, 2010.
Zone de turbulences, poèmes, 2012.
Maroc, quel projet démocratique ?, essai, coll. « Politique », 2012.
Un autre Maroc, essai, coll. « Politique », 2013.
La Saison manquante suivi de *Amour jacaranda*, poèmes, 2014.